NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

77 Nº 9 1955

Mon joug est aisé et mon fardeau léger

Gustave LAMBERT (s.j.)

p. 963 - 969

https://www.nrt.be/es/articulos/mon-joug-est-aise-et-mon-fardeau-leger-2430

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

« Mon joug est aisé et mon fardeau léger »

A considérer l'usage que la Bible fait des termes parallèles « joug » [1] et « fardeau » [2] au sens métaphorique, il apparaît que, pour les Hébreux, le joug et son fardeau représentaient toute obligation imposée d'une manière constante à la volonté de l'homme, toute contrainte qui pesait sur la conduite religieuse et morale d'un chacun. Selon l'Ecriture, le joug de la loi ancienne était dur (*Actes*, XV, 10; *Galates*, V, 1), tandis que Jésus a rendu aisé celui de la loi nouvelle et léger son fardeau (*Matth.*, XI, 30).

La présente note voudrait examiner quelques locutions de l'Ancien et du Nouveau Testament dans lesquelles se rencontre le mot « fardeau », dans le but de préciser les acceptions de ce terme au sens métaphorique.

Le nom hébreu signifiant « fardeau » est « massa » : c'est un nom avec préformante *m*, dérivé de « nasa » (lever, porter). Il signifie l'action de lever, de porter, mais il désigne aussi la chose portée, dans des passages où il est question de la « charge » d'un âne, d'un mulet, d'un chameau, ou des « fardeaux » qu'il ne fallait pas transporter le jour du sabbat.

En hébreu, comme dans nos langues, on appelait aussi « fardeau » au sens moral, tout ce qui était à charge, tout ce qui peinait, préoccupait, embarrassait. Moïse se plaint de devoir porter seul la « charge » de tout le peuple. Le vieux Berzellaï octogénaire ne veut pas monter avec David à Jérusalem pour ne pas être à charge à son Seigneur le Roi. Job se plaint d'être à charge à lui-même. Les iniquités sont un fardeau qui accable le pécheur.

Une tout autre signification de « massa » est celle de « prophétie, oracle ». Au XIX^e^ siècle, on discutait encore si ce sens d'oracle prophétique devait être considéré comme réellement distinct de celui de « fardeau » [3]. Contre la distinction on invoquait l'avis de saint Jérôme qui avait écrit : « Massa autem numquam praefertur in titulo, nisi cum grave et ponderis laborisque plenum est quod videtur [4] ». On aurait mis « massa » comme titre d'un oracle uniquement dans les cas où la prophétie contenait de lourdes menaces.

Van Hoonacker [5] et Condamin [6] ont noté avec raison que cette manière de voir ne pouvait être maintenue. Dans plus d'un cas, l'affirmation de saint Jérôme ne se vérifie pas. Dans les Lamentations (II, 14), il est question de faux prophètes dont les prédictions étaient consolantes et non menaçantes; et dans un verset de Zacharie (XII, 1), la prophétie concerne le triomphe d'Israël. Dans ces deux cas, la seule signification possible de « massa » est celle d'oracle.

---

1. *Dict. de la Bible* de Vigouroux, vol. III, col. 1700-1702; *Theologisches Wörterbuch zum N.T.* de Kittel, Band II, p. 898-904; *Bibel-Lexikon* de Haag, col. 828.
2. *Dict. de la Bible* de Vigouroux, vol. II, col. 2177-2179.
3. Hengstenberg, *Christology of the Old Testament*, Edimbourg, 1875, III, p. 339-343.
4. *Prologus in Habacuc, P.L.*, XXV, 1273.
5. Van Hoonacker, *Les douze petits prophètes*, 1908, p. 433.
6. Condamin, *Le livre de Jérémie*, 1936, p. 186, note.

De plus, « massa » employé au sens d'oracle ou de prophétie est traduit en grec par des termes tels que « lêmma » ou « rhêma » ou « horama » ou encore « horasis », traductions dans lesquelles on ne retrouve nullement l'idée d'un fardeau ou d'une menace.

Aussi, tous les dictionnaires de la langue hébraïque admettent désormais les deux significations distinctes de « massa », celle de « fardeau » et celle d'« oracle prophétique ».

Le terme « massa » au sens d'oracle se rencontre plusieurs fois comme titres des prophéties dans Isaïe : XIII, 1; XV, 1; XVII, 1; XIX, 1; XXI, 1, 11; XXII, 1; XXIII, 1; XXX, 6; Nahum : I, 1; Habacuc : I, 1, et Zacharie : IX, 1; XII, 1.

On le rencontre encore dans l'expression *« nasa massa 'al pelôni »*. Si l'on traduisait matériellement, on dirait : « soulever un fardeau (pour le mettre) sur quelqu'un ». En réalité, le sens est : « lancer un oracle sur quelqu'un », ainsi que le démontre à l'évidence le contexte. Au deuxième livre des Rois, IX, 25, il est raconté que l'impitoyable Jéhu, ayant tué d'une flèche entre les épaules le roi Joram, donna ordre à l'officier qui l'accompagnait de jeter le cadavre dans le champ de Naboth. « Souviens-toi, disait Jéhu : lorsque moi et toi nous chevauchions tous deux derrière son père Achab, *Jahvé a prononcé sur lui cet oracle...* ». Les mots soulignés traduisent l'hébreu : *« Jawheh nasa 'alajw eth-ham-massa haz-zeh »*.

Fidèle à sa conception du sens de « massa » dans les textes prophétiques, saint Jérôme a traduit : *« Dominus levavit super eum onus hoc »*, tandis qu'on trouve dans le grec : *« Kurios elaben ep'auton to lêmma[7] touto »*.

On lit dans Jérémie un passage intéressant (XXIII, 33-40) où l'on apprend comment, au temps de ce prophète, les Israélites poussaient l'audace jusqu'à jouer sur le double sens de « massa » (fardeau et oracle). Quand ils s'approchaient de Jérémie en lui demandant : *« Ma massa Jahweh? »*, ils semblaient vouloir dire : « Quel est l'oracle de Jahvé? », mais ils comprenaient ironiquement : « Quel est le fardeau de Jahvé? ». En d'autres termes : « Quel est encore le nouveau fardeau dont tu vas nous menacer au nom de ton Dieu? ».

Jahvé enjoignit à Jérémie l'ordre suivant : « Lorsqu'un homme du peuple ou un prophète ou un prêtre te demandera : *« Ma massa Jahweh? »*, tu leur diras : *« Attem ham-massa »*. Dieu retourne le jeu de mots contre ses insolents auteurs : « C'est vous-mêmes qui êtes le fardeau : aussi je vais vous rejeter ». Et le discours divin continue, menaçant : « Et le prophète, le prêtre ou l'homme du peuple qui dira : *« Massa Jahweh »*, je lui en demanderai compte, à lui et à sa maison ».

Au lieu du terme *« massa »*, ils devront employer une expression synonyme : « Voici comment il faut dire, entre vous, l'un et l'autre : *« Mè 'anah Jahweh u-ma dibber Jahweh? »* (Qu'a répondu Jahvé et qu'a dit Jahvé?). Le terme « massa » signifiait donc bien la « réponse » de Jahvé, la « parole » de Jahvé, c'est-à-dire l'oracle, la prophétie.

Le reste du discours répète les menaces sous une autre forme : « Ne répétez plus : *« Massa Jahweh »*, sinon la parole de chacun sera pour lui-même un « fardeau », puisque vous détournez de leur sens les paroles du Dieu vivant, de Jahvé des Armées, notre Dieu ».

L'abus ne semble pas avoir été immédiatement supprimé. On dirait que les menaces durent être renouvelées : « Puisque vous répétez ce mot *« massa Jah-*

7. « Lêmma » traduisant « massa » doit se comprendre comme un accusatif du même radical que « lambanein » traduisant « nasa ». On trouve de même comme traduction de « nasa phanim » (lever, relever le visage), « prosôpon lambanein », en latin « accipere personam », d'où la curieuse expression « faire acception de personne ».

weh », quand je vous ai fait dire de ne plus parler de « *massa Jahweh* », eh bien, *je vais vous soulever comme une charge et je vous rejetterai loin de moi,* vous et cette ville que je vous ai donnée à vous et à vos pères, et je vous couvrirai d'un opprobre éternel, d'une honte éternelle, inoubliable ».

Dans ce dernier passage, nous constatons que le jeu de mots porte non seulement sur le terme « *massa* », mais sur l'expression complète « *nasa massa* », au sens de « soulever une charge » (pour la rejeter ensuite loin de soi), par opposition à « *nasa massa* », signifiant, comme nous l'avons vu au deuxième livre des Rois, IX, 25, « prononcer un oracle ».

Le texte de Jérémie que nous venons d'analyser suffirait à lui seul pour prouver qu'il faut distinguer les deux acceptions très différentes sur lesquelles le peuple équivoquait pour manifester que les oracles du prophète leur étaient à charge. Nous avons vu plus haut que cette expression « être à charge » (au sens moral) était bien connue des Hébreux.

Quant au jeu de mots sur le double sens de « *massa* », nous verrons qu'il fut encore utilisé, si pas à l'époque des prophètes, du moins à l'époque de la littérature sapientiale.

Comment s'est accomplie l'évolution sémantique qui a conduit du sens de « fardeau, charge » à celui d'« oracle prophétique » ?

Dans son commentaire sur Jérémie, XXIII, 33-40, le R. P. Condamin déclarait cette évolution « toute naturelle ». Partant de l'expression « *nasa qôl* » (élever la voix), il estimait que « massa » (dérivé de « nasa ») signifiait « élévation de la voix », d'où « proclamation, oracle ».

Le parallélisme des termes « joug » et « fardeau » employés d'une manière imagée montre que, même au sens métaphorique, l'expression « nasa massa », signifiant « prononcer un oracle », garde une relation sémantique avec son sens propre primitif : « soulever un fardeau (pour le mettre sur quelqu'un) ».

Il importe de se souvenir ici que, dans la pensée des Hébreux, un oracle n'était pas seulement une proclamation qui annonçait un événement futur. La prophétie est parole de Dieu, elle ne revient pas à lui sans avoir produit son effet. Elle est efficiente de l'événement qu'elle annonce. Par là même, elle possède une force contraignante qui pèse sur la vie de ceux qu'elle concerne. En ce sens, elle est un fardeau, une charge et l'on comprend ainsi le passage du sens propre au sens métaphorique, de la signification de fardeau à celle d'oracle.

Remarquons que cette évolution sémantique s'accomplit de telle manière qu'on arrive à deux significations nettement distinctes, sans que s'efface complètement la relation de l'une à l'autre. Ainsi que le notait déjà Ernest Renan[8] dans son histoire des langues sémitiques, c'est là une particularité facilement observable dans cette famille de langues : « Ce qui distingue la famille sémitique, c'est que l'union primitive de la sensation et de l'idée s'y est toujours conservée, c'est que l'un des deux termes n'y a point fait oublier l'autre, comme cela est arrivé dans les langues ariennes, c'est que l'idéalisation, en un mot, ne s'y est jamais opérée d'une manière complète; si bien que dans chaque mot on croit entendre encore l'écho des sensations primitives qui déterminèrent le choix des premiers nomenclateurs ».

Si la loi de Jahvé et ses oracles possédaient une force contraignante qui pesait sur la conduite religieuse et morale, cette contrainte se retrouvait encore dans la doctrine des Maîtres en Israël. La sagesse chez les Hébreux était essentiellement une sagesse religieuse, inspirée, qui s'imposait dans la conduite de la vie quotidienne. Cette sagesse n'avait rien d'une philosophie pour dilettante.

8. E. Renan, *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques,* 2e édit., Paris, 1858, p. 23-24.

Rien d'étonnant, dans ces conditions, si l'on trouve la locution « nasa massa » employée avec la signification de « soulever le fardeau d'un Maître pour le mettre sur ses propres épaules », en d'autres termes « recevoir une doctrine ».

Un texte de l'Ecclésiastique va nous prouver qu'il en était bien ainsi. Après avoir lui-même acquis la sagesse, le Siracide exhorte les ignorants à la chercher à leur tour :

« Ton trachêlon humôn hupothete hupo zugon
kai epidexasthô hê psuchê humôn paideian ».

Tel est du moins le texte grec (LI, 26). On le traduira :

« Pliez votre nuque sous le joug
et que votre âme reçoive l'instruction ».

Le parallélisme des termes « joug » et « fardeau », constaté ailleurs, inviterait à soupçonner que la version grecque « recevoir l'instruction » dissimule une locution sémitique signifiant d'abord « prendre sur soi un fardeau », puis par métaphore « recevoir l'instruction ».

C'est là un problème de traduction, dont était parfaitement conscient le traducteur grec de l'Ecclésiastique, quand il écrivait dans son Prologue : « Je vous exhorte... à vous montrer indulgents dans les endroits où, malgré le soin que nous avons apporté à la traduction, nous paraîtrions n'avoir pas saisi certaines expressions, car les termes hébreux n'ont pas la même force une fois traduits dans une autre langue ».

« *Ou gar isodunamei...* », voilà qui est parfaitement dit. Les termes hébreux et leur traduction en une autre langue ne sont pas *isodynamiques*. Et cette remarque s'applique à merveille au cas qui nous occupe.

Là où le traducteur grec a écrit : « Que votre âme reçoive l'instruction », que lisait-il dans l'original hébreu? Question à laquelle il est désormais possible de répondre avec certitude, depuis qu'en 1896 on a retrouvé dans la « geniza » d'une synagogue du Vieux-Caire les deux tiers du texte hébreu.

Or, dans ce texte original, nous trouvons exactement ce que nous avions conjecturé : à la traduction grecque « recevoir la doctrine » correspond la locution hébraïque « nasa massa », qui se traduit littéralement : « soulever, prendre sur soi le fardeau ». Nous nous trouvons en présence d'un texte hébreu qui signifie littéralement :

« Introduisez votre cou sous le joug
et que votre âme reçoive son fardeau ».

Il s'agit du fardeau de la sagesse, c'est-à-dire de son instruction, en d'autres termes de la formation nécessaire pour parvenir à la sagesse. Nous pouvons donc considérer comme une conclusion certaine le fait que le nom hébreu « massa » a signifié non seulement « fardeau » au sens matériel, non seulement « oracle » au sens métaphorique, mais encore « doctrine, instruction ».

Ce sens de « doctrine, instruction » que nous venons de reconnaître au terme hébreu « massa » ne nous fournirait-il pas la solution à l'énigme étymologique qui se lit au début du même livre de l'Ecclésiastique (VI, 21-22) et qui a exercé depuis des siècles la sagacité et l'ingéniosité des commentateurs [9]?

Le R. P. Spicq [10] traduit comme suit le texte en question : « La sagesse est comme son nom et ce n'est pas au grand nombre qu'elle se découvre ». C'est à tort que cette traduction donne comme sujet à la proposition le mot « sagesse ». Il s'agit bien plutôt de la « doctrine » ou « instruction » ou « discipline »,

9. Cornelius a Lapide énumérait sept essais de solution, qu'il rejetait pour en ajouter un huitième. Parmi les tentatives modernes citons Horowitz, Bickell, Peters, Herkenne, Bacher.

10. *La Sainte Bible* de Pirot et Clamer, t. VI, Paris, 1943, p. 601.

autant de termes pour désigner la formation par laquelle il faut passer pour arriver à la sagesse.

Dom Duesberg et M. Auvray [11] sont mieux inspirés en écrivant : « La *discipline* mérite bien son nom, elle n'est pas accessible au grand nombre ».

Les anciens s'évertuaient, bien en vain, à fournir une explication étymologique en partant du grec. Par contre, les deux traductions que nous venons de citer cherchent dans l'hébreu « musar » (discipline) la solution à l'énigme. Pour le P. Spicq, il s'agit d'une allusion au double sens de « musar » : instruction et correction. Pour les seconds, il y a un jeu de mots rapprochant « musar » (discipline) et « musar » (écarté, éloigné).

De quoi s'agit-il? Le Siracide a dit un peu plus haut (VI, 18) : « Enfant, dès ta jeunesse reçois la doctrine et jusqu'à tes cheveux blancs tu trouveras la sagesse ».

Au lieu de « reçois la doctrine », le P. Spicq traduit : « Médite l'instruction » ; Dom Duesberg et M. Auvray : « Choisis l'instruction » ; la Bible Crampon : « Fais choix de l'instruction ». Ces trois dernières traductions adoptent à tort la leçon de la version grecque « *epilexai* », corruption manifeste de « *epidexai* », ainsi que le montre le latin « *excipe doctrinam* » et la comparaison avec le texte de l'Ecclésiastique examiné plus haut : « *epidexasthô paideian* » (LI, 26).

On remarquera que dans ce verset (VI, 18), l'auteur distingue entre la doctrine ou l'instruction à laquelle il faut se soumettre dès la jeunesse si l'on veut posséder la sagesse, quand on sera un vieillard à cheveux blancs, et cette sagesse elle-même.

Il en vient ensuite (VI, 20) à considérer l'attitude du sot. Il affirme que celui-ci ne pourra jamais parvenir à la sagesse, parce qu'il est incapable de supporter la doctrine ou l'instruction.

L'étude du texte hébreu et des diverses versions : syriaque, grecques et latines, conduit, pensons-nous, à la conclusion que la proposition : « L'instruction est comme son nom » doit s'expliquer comme une allusion, non pas à une double signification de « musar », mais bien au double sens de « massa » (fardeau et instruction). Mais cette allusion a été obnubilée par les transformations subies par texte et versions.

Si la conclusion qu'on vient de formuler est exacte, les versets 21-22 s'expliqueraient de la manière suivante :

VI, 21 « Comme une lourde pierre, l'instruction est sur lui
et il ne tardera pas à la rejeter.
22 L'instruction est comme son nom :
pour le grand nombre, elle n'est pas légère ».

Remarquons que le verset 21 contient la solution de l'énigme : car l'instruction est sur le sot comme une lourde pierre ; elle est donc, comme l'indique son nom « massa » (fardeau), une « charge » pour le grand nombre. Rares sont ceux qui trouvent l'instruction « légère » et sont capables de la supporter jusqu'à ce qu'ils parviennent à la sagesse.

On aura noté le parallélisme remarquable [12] entre le texte du Siracide (LI, 26) et la péricope qui se lit dans l'Evangile de Matthieu (XI, 28-30).

XI, 28 « Venez à moi, vous tous
qui vous fatiguez et ployez sous le fardeau
et moi je vous soulagerai.

11. *Le livre de l'Ecclésiastique* (Bible de Jérusalem), Paris, 1953.

12. On lira à cet égard les développements intéressants de M. A. Feuillet, P.S.S., dans *Revue Biblique*, 1955, pp. 161-196 : « Jésus et la Sagesse divine d'après les Evangiles Synoptiques » ainsi que les pages de Mgr L. Cerfaux, « les sources scripturaires de Mt., XI, 25-30 », dans les *Eph. Theol. Lov.*, 1955, surtout p. 336-342.

29 Prenez mon joug sur vous et mettez-vous à mon école,
car je suis doux et humble de cœur,
et vous trouverez soulagement pour vous-mêmes,
30 car mon joug est aisé et mon fardeau léger ».

Le verset 30 fournit un emploi parallèle des deux images « joug » et « fardeau ».

Au verset 28, si l'image du fardeau se retrouve dans le participe « pephortismenoi », il faut sans doute chercher celle du joug dans le participe parallèle « kopiôntes » : il signifie « ceux qui se fatiguent sous le joug », comme « pephortismenoi » veut dire « ceux qui ploient sous le fardeau ».

Au verset 29, on trouve clairement indiquée l'image du joug : « Prenez mon joug sur vous », mais on peut se demander où est passée l'image parallèle du fardeau. Le parallélisme des versets 29 et 30 nous invite à attendre une formulation du genre de celle-ci :

« Prenez sur vous mon joug *et recevez mon fardeau*,
car mon joug est aisé et mon fardeau léger ».

Or, au lieu de « recevez mon fardeau », nous avons dans le texte grec « mathete ap'emou », ce que la Vulgate latine rend par « discite a me ». On traduit souvent : « Mettez-vous à mon école ». On pourrait dire encore : « Recevez ma doctrine ».

Sous-jacent à ce « logion » du Seigneur conservé en grec, il est permis de supposer un original sémitique et de soupçonner qu'on est ici en face d'un problème de traduction identique à celui que nous avons rencontré dans le Siracide (LI, 26).

En raison de cette similitude, on peut considérer comme certain que les mots grecs « mathète ap'emou » traduisent une expression sémitique qui signifiait matériellement « prendre sur soi un fardeau » et ensuite métaphoriquement « recevoir une doctrine ».

Dans l'original sémitique de Matthieu comme dans le Siracide hébreu, nous retrouvons le parallélisme primitif : « joug » et « fardeau ». De part et d'autre aussi, nous constatons un procédé identique de traduction : on a sacrifié l'image du fardeau et rompu le parallélisme des termes « joug » et « fardeau » pour rendre exactement en grec le sens de la locution « recevoir une doctrine ».

Qu'en Israël, au temps du Seigneur, on ait considéré la doctrine reçue d'un maître comme un fardeau que l'on chargeait sur ses épaules, cela ressort avec évidence des paroles de Jésus contre les Scribes et les Pharisiens. Faisant allusion à la doctrine qu'ils enseignaient au peuple, il disait : « Ils lient de pesants fardeaux (*phortia bareα*) dont ils chargent les épaules des gens, mais eux-mêmes se refusent à les remuer du bout des doigts » (Matth., XXIII, 4).

Objectera-t-on que cette manière de désigner la doctrine ne valait que dans le cas où cette doctrine se révélait insupportable, selon le reproche adressé aux Scribes et aux Pharisiens?

On répondra qu'en Matthieu, XI, 29-30, le Seigneur lui-même n'hésite pas à appeler la doctrine qu'il prêche un joug et un fardeau. Si ce joug est aisé et ce fardeau léger, il n'en reste pas moins que la religion de Jésus-Christ a des exigences qui sont une contrainte et un poids dans la vie de ceux qui suivent le Maître en portant leur croix.

Constatons ensuite que l'expression « nasa massa 'al pelôni » se retrouve, traduite en grec, en deux endroits du Nouveau Testament pour signifier les préceptes de conduite imposés aux chrétiens ou même la doctrine de l'Evangile à laquelle ils doivent rester fidèles.

Dans les Actes des Apôtres, XV, 23-29, on lit le texte du décret apostolique envoyé de Jérusalem à Antioche. Au verset 28, l'autorité suprême dans l'Eglise

déclare : « L'Esprit Saint et nous-mêmes avons jugé bon de ne pas mettre sur vous d'autre fardeau que les obligations de rigueur... ».

Après les divers emplois que nous avons rencontrés du terme « fardeau », il est manifeste que l'expression grecque ici utilisée : « *epitithesthai tini baros* » doit être considérée comme un hébraïsme traduisant servilement la locution « nasa massa 'al pelôni » (mettre un fardeau sur quelqu'un), au sens que cette expression revêt dans le décret des Apôtres : « obliger quelqu'un à se conformer à des préceptes ».

On trouve dans l'Apocalypse, II, 24, une autre traduction de « nasa massa 'al pelôni », étroitement parallèle à celle des Actes. C'est la locution : « *ballein baros epi tina* ». On lit dans le message destiné à l'Eglise de Thyatire : « Je ne vous impose pas une autre charge (*ou ballô eph'humas allo baros*) ; seulement tenez fermement celle que vous avez jusqu'à ce que je vienne ». Le sens est manifeste : le Seigneur n'entend nullement leur enseigner une autre doctrine, telle que celle qu'on dénommait les « profondeurs de Satan », mais les fidèles de Thyatire doivent rester fermement attachés à l'Evangile du Seigneur, jusqu'à ce que celui-ci vienne.

De ce passage de l'Apocalypse il résulte que l'expression « ballein epi tina baros », laquelle signifie littéralement « mettre un fardeau sur quelqu'un », pouvait aussi se dire métaphoriquement d'un maître qui enseignait une doctrine.

Dans son commentaire de l'Apocalypse, H. B. Swete estime que la proposition « ou ballô eph'humas allo baros » est une allusion au passage des Actes des Apôtres, XV, 28, dont nous venons de faire mention.

Il est très vrai, ainsi que nous l'avons reconnu, que l'expression des Actes : « epitithesthai tini baros » est parfaitement parallèle à celle de l'Apocalypse : « ballein epi tina baros ». Ce sont deux manières de traduire en grec l'hébreu « nasa massa 'al pelôni ». Mais l'analogie s'arrête là. Contrairement à ce que pense Swete, ces deux expressions sont employées dans des contextes essentiellement différents. Les Actes parlent de « *pleon*... baros » : il s'agit de *ne rien ajouter* aux prescriptions imposées. L'Apocalypse dit : « *allo* baros » : il s'agit cette fois *de ne pas remplacer l'Evangile par une autre doctrine.*

La pensée de l'Apocalypse n'est donc pas à rapprocher des Actes, XV, 28, mais bien plutôt de l'affirmation énergique de saint Paul dans son Epitre aux Galates, I, 8-9 : « Quand même nous ou un ange venu du ciel vous prêcherait *un évangile différent* de celui que nous vous avons prêché, qu'il soit anathème ».

Concluons : la locution « nasa massa » signifie littéralement « soulever un fardeau ». On la trouve employée métaphoriquement dans les acceptions suivantes :

1) « prononcer un oracle », dans *II Rois*, IX, 25 : le sujet du verbe est Jahvé ;

2) « enseigner une doctrine », dans l'*Apocalypse*, II, 24 : « baros ballein epi tina » : le sujet est le Christ lui-même ;

3) « imposer des préceptes », dans les *Actes*, XV, 28 : « epitithesthai tini baros » : le sujet est complexe : l'Esprit Saint et le collège des Apôtres ;

4) « recevoir une doctrine », littéralement : prendre sur soi le fardeau, dans l'*Ecclésiastique* hébreu LI, 26 et dans Matthieu, XI, 29.

Le passage du sens propre de l'expression « nasa massa » (lever un fardeau) aux sens figurés doit être expliqué en tenant compte de la contrainte que faisaient peser sur la conduite religieuse et morale tant la loi divine que les oracles prophétiques, comme aussi la doctrine des maîtres de sagesse ou encore les décisions des autorités religieuses.

G. LAMBERT, S. J.